

ANNALLES

DE LA

BONNE STE. ANNE DE BEAUPRE.

Vol. 1. Cap Rouge, Février, 1877. No. 11.

EDITEUR-PROPRIETAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Avis—Souscription en faveur d'un monument en l'honneur de Ste. Anne—Ce que nous sommes—L'œuvre par excellence ou entretiens sur le catéchisme, (Suite)—Guérisons—Deux touchantes anecdotes—Faveur signalée obtenu par Ste. Anne—La prière—"Gazette des Familles."

AVIS.

Les abonnés aux *Annales de la bonne Ste. Anne* sont notifiés que le Rév. P. O. Drolet curé de St. Félix du Cap Rouge, a été le premier jour de février courant nommé et appointé curateur à la personne et aux biens du Rév. Messire N. A. Leclerc. Et toutes les personnes qui lui doivent sont priées de payer le plus tôt possible entre les mains du dit Rév. P. O. Drolet en la dite paroisse de St. Félix du Cap Rouge.

Les lecteurs sont aussi informés que confor-

mément aux désirs de Monseigneur l'Archevêque de Québec, des mesures vont être prises pour assurer la continuation des *Annales* et que la rédaction en sera probablement confiée à une institution religieuse de ce Diocèse.

— 000 —

SOUSCRIPTION

En faveur d'un drapeau ou d'un monument en l'honneur de Ste. Anne.

Dame Pierre Arnois, St. Valérien.....	\$0 25
Dame Eusèbe Martel do	0 26
D. P. Justi, Candrobert.....	1 44
Ses Elèves.....	0 50
Une famille, St. Hyacinthe.....	0 50
- 2 personnes, do	0 50
Dlle. Délina Lefebvre, St. Barthélemi.....	0 50
M. Alph. Bélair, St. Eustache.....	0 17
Michel Côté, Weedon.....	0 35
Rvd. M. Guy, St. Valérien.....	0 25
Différentes familles, St. Léon.....	2 00
Laurent Laperrière do	1 00
Quelques personnes do	1 00
Epouse de Chs. Tabourin, Lewiston.....	0 00
Une jeune personne, St. Barthélemi.....	1 00
Jean Jobin, Charlesbourg.....	0 50
Un abonné, Assomption.....	1 00
Dame Chartrand, St. Sauveur Terebonne.	0 25
Dlle. Joséphine Lemieux, Cap St. Ignance	1 00
Un abonné, do	0 20

M. Bazile Dufresne, St. Etienne de Bolton.	1 00
Paroissiens de M. Beauvieu, St. Pierre....	8 00
Dame Alexandre Lemoine, Québec.....	1 25
2 enfants de St. Charles.....	1 00
Dame et Dlle. Ludivine Nolet, Beauport...	1 00
Dame Louis Grenier, do ...	0 25
Dame Napoléon Lortie, ...	0 25
Quelques personnes, St. Pie.....	10 00
Dame N. Bl. do	5 00
Dame J. B. Tarte, do	0 25
Dame Vve. C. Belisle, do	0 25

—000—

CE QUE NOUS SOMMES.

On a dit que le Canada était le pays de l'engouement par excellence, vraiment rien a de plus vrai.

Quand une œuvre commence ou une dévotion c'est à qui montrera le plus d'enthousiasme, tous désirent en faire partie, mais attendez quelques mois, tout ce beau feu s'éteindra bien vite.

Où en est aujourd'hui la société de la croix ? Que sont devenus ces nouveaux croisés qui la croix en main, semblaient invincibles ! L'ivrognerie nous déborde ! Et l'œuvre de la Propagation de la Foi..... telle paroisse qui fournit aujourd'hui pour cette œuvre \$20 en donnait \$100 il y a quelques années.

Et en fait de publication où sont aujourd'hui les *Soirées Canadiennes* ? le *Foyer Canadien* et tant d'autres revues et journaux qui ont eu des beaux jours ?

C'est à qui s'y abonnerait, les lirait, bientôt l'engouement a disparu, ou a fini par ne plus payer, puis finalement on a renvoyé le papier.

Les "Annales de sainte Anne" ont passé par ces périodes et déjà depuis longtemps le zèle se ralentit.

On dira que la circulation est considérable, oui, mais combien ne payent, plus !..... Il est dû à M. Leclerc un montant considérable et lorsqu'on presse le paiement des gens sans conscience croient tous les arrérages payés lorsqu'ils ont renvoyé dédaigneusement les "Annales."

—000—

L'ŒUVRE PAR EXCELLENCE OU ENTRETIENS SUR LE CATÉCHISME.

Nous sommes heureux de savoir que notre travail sur le catéchisme a été lu avec plaisir et utilité. Les nombreuses lettres de félicitations que nous avons reçues nous encouragent à continuer ces entretiens avec plus d'ardeur et de soin encore.

V. ENTRETIEN.

Le catéchisme dans la famille.

Dans notre dernier entretien, mes chers lecteurs, nous avons parlé de la prière de l'enfant, de la nécessité pour les parents de lui enseigner la manière de prier, et par leurs paroles et par leurs exemples. Nous avons compris combien

est précieuse la prière du petit enfant alors même qu'il ne pourrait prononcer que le nom de Jésus, et quelle source de bénédiction pour la famille.

Est-ce bien ainsi, parents chrétiens, que vous enseignez vos enfants ? Hélas ! combien m'apprennent à leurs pauvres enfants qu'à faire mal leurs prières, à les faire sans attention et sans dévotion. Voyez-vous là-bas ce père de famille à moitié couché sur une chaise, à moitié endormi, eh bien, le croirez-vous, il fait sa prière du soir !...

Belle posture, n'est-ce pas, en présence de Dieu, de ce grand Dieu, devant qui les anges tremblent et s'inclinent... il aurait honte de parler ainsi à un homme respectable, et il n'a pas honte, et il n'a pas peur de parler à Dieu ! Puis quand le corps est ainsi dans une position inconvenante, lâche, pensez-vous que l'âme est mieux, que la prière n'est pas boiteuse et insignifiante, qu'elle n'est pas une insulte à la majesté de Dieu, une malédiction pour la famille, un scandale pour tous.

Que va faire l'enfant qui assiste chaque jour à ces tristes prières de son père ! Sinon apprendre à faire comme lui, à mal prier, à insulter Dieu.

D'un autre côté, voyez la mère qui commence sa prière : d'abord c'est un signe de croix tout de travers, ensuite tout en marmottant des paroles elle envoie un cri par-ci par-là à ses enfants, une tappe à celui-ci, une autre à celui-là, puis assise sur ses talons, elle continue beaucoup plus occupée de ce qui se passe dans la maison que de la présence de Dieu. Encore une fois com-

ment voulez-vous en présence de semblables ridicules prières que les pauvres enfants fassent mieux que leurs parents ! comment voulez-vous qu'ils sachent bien prier !

Voyez encore cette mère de famille faisant réciter les prières à ses enfants : elle devrait d'abord choisir son temps afin que la maison soit tranquille ou bien se retirer dans une chambre séparée, là, uniquement occupée à cette sainte action, faire mettre l'enfant à genoux devant elle, ayant soin qu'il prononce bien les mots et qu'il tienne une position respectueuse. Mais elles sont bien trop nombreuses les mères qui ne font pas ainsi. L'enfant est-là, à moitié à genoux, la tête comme une girouette, ses frères et sœurs rient et s'amuse à ses côtés, la mère balaie sa maison, fait sa soupe ou même converse avec une voisine, jetant de temps en temps un cri au jeune priant, lui administrant parfois force taloches, l'enfant pleure, la mère dispute, les assistants rient... Est-ce faire prier ses enfants ! N'est-ce pas plutôt le moyen infallible de dégouter un enfant d'un si saint exercice, de le gâter pour jamais ?

Il est d'autres familles chez lesquelles tout se passe d'une manière convenable, mais la mère exige trop des enfants, ce sont des prières à ne plus finir, l'enfant se fatigue, se décourage, se dégoûte, il faut savoir se borner et proportionner la prière à l'enfant. On ne doit pas viser précisément aux longues prières, mais aux *bonnes*.

Cette remarque peut s'appliquer à la prière en famille, prière tant recommandée et qui de-

vrait se faire dans toutes les familles vraiment chrétiennes. Il est des mères dont le zèle l'emporte sur la sagesse, elles ne savent plus finir, elles auraient le courage de repasser tous les saints et saintes du paradis, tout cela est bon quand on prie seul, mais qu'arrive-t-il de ces longueurs interminables dans la prière en commun, c'est que la fatigue s'empare de chacun, le dégoût, les garçons murmurent et n'assistent plus à la prière, tandis que si la prière eût été d'une longueur raisonnable chacun l'aurait bien faite, et les jeunes gens auraient été heureux d'y assister.

On lit qu'une femme allait à la messe presque chaque jour et, afin de savoir le nombre de messes entendues dans une année, elle mettait une fève dans une boîte à chaque messe à laquelle elle assistait. Voilà qu'au dernier jour de l'année, notre bonne femme va chercher sa boîte, afin de compter ses fèves. Mais, ô surprise, elle n'en voit que deux... seulement deux... elle qui était certaine d'en avoir déposé un si grand nombre.... Troublée, en peine, elle va trouver son curé et lui conte son histoire. Rien là de bien surprenant, lui dit le prêtre, c'est vrai, vous assistez à la Ste. messe très-souvent, mais comment l'entendez-vous ! Ne vous ai-je pas vu souvent sans attention dans le lieu saint, regardant de côté et d'autre, vous occupant non de Dieu, mais de vos voisines, parlant même... De toutes vos messes, deux seulement ont été bien entendues, et voilà pourquoi il n'y a que deux fèves.

Combien parmi vous, lecteurs, trouveraient

les fèves rares s'ils en marquaient leurs bonnes prières, et les messes bien entendues ?

Un écrivain de nos jours a rappelé dans un de ses ouvrages comment sa mère, fervente chrétienne, s'y prenait pour lui inspirer dans son enfance l'amour de la prière. On lira, avec un intérêt qui en fera oublier la longueur, les touchantes pages qu'il a consacrées au pieux souvenir de sa mère :

“ Ce qui l'occupait par-dessus tout, c'était de tourner sans cesse mes pensées vers Dieu, et de vérifier tellement ces pensées par la présence et par le sentiment continu de Dieu dans mon âme, que ma religion devint un plaisir et ma foi un entretien avec l'invisible. Il était difficile qu'elle n'y réussit pas, car sa piété avait le caractère de la tendresse comme toutes ses autres vertus.

“ Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans systèmes et sans efforts, et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler. Sa piété, qui découlait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et converser avec lui à chaque heure du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous ; il était né en nous

avec nos premières et nos indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de Lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous ; son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient longtemps été notre autel familial ; sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage. Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuses devant nous et avec nous. La perpétuelle effusion d'amour, d'adoration et de reconnaissance qui s'échappait de son âme était sa seule et naturelle prédication. La prière, mais la prière rapide, lyrique, ailée, était associée aux moindres actes de notre journée ; elle s'y mêlait si à propos, qu'elle était toujours un plaisir et un rafraîchissement, au lieu d'être une obligation et une fatigue. Notre vie était entre les mains de cette femme un *sursum corda* perpétuel ; elle

s'élevait aussi naturellement à la pensée de Dieu que la plante s'élève à l'air et à la lumière. Notre mère, pour cela, faisait le contraire de ce qu'on fait ordinairement. Au lieu de nous demander une dévotion chagrine qui arrache les enfants à leurs jeux ou à leur sommeil pour les forcer à prier Dieu, et souvent à travers leur répugnance et leurs larmes, elle faisait pour nous une fête de l'âme de ces courtes invocations auxquelles elle nous conviait en souriant. Elle ne mêlait pas la prière à nos larmes, mais à tous les petits événements heureux qui nous survenaient pendant la journée. Ainsi quand nous étions réveillés dans nos petits lits, que le soleil si gai du matin étincelait sur nos fenêtres, que les oiseaux chantaient sur nos rosiers ou dans leurs cages, que les pas des serviteurs résonnaient depuis longtemps dans la maison, et que nous l'attendions elle-même impatientement pour nous lever, elle montait, elle entraînait le visage rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie ; elle nous embrassait dans nos lits, elle nous aidait à nous habiller, elle écoutait ce joyeux petit ramage d'enfants dont l'imagination rafraîchie gazouille au réveil comme un nid d'hirondelles gazouille sur le toit quand la mère approche, puis elle nous disait : " A qui devons-nous ce bonheur dont nous allons jouir ensemble ? "

C'est à Dieu, c'est à notre Père céleste. Sans lui, ce beau soleil ne se serait pas levé, ces arbres auraient perdu leurs feuilles, les gais oiseaux seraient morts de faim et de froid sur la terre nue, et vous, mes pauvres enfants, vous n'auriez

ni lit, ni maison, ni jardin, ni mère pour vous abriter et vous nourrir, vous réjouir toute votre saison. Il est bien juste de le remercier pour tout ce qu'il vous donne avec ce jour, " de le prier de vous donner beaucoup d'autres jours pareils. Alors, elle se mettait à genoux devant notre lit, elle joignait nos petites mains, et souvent les baisant dans les siennes, elle faisait lentement et à demi-voix la courte prière du matin que nous répétions avec ses inflexions et ses paroles.

Le soir, elle n'attendait pas que nos yeux appesantis par le sommeil, fussent à demi fermés pour nous faire balbutier, comme en rêve, les paroles qui retardait pour nous l'heure du repos. Elle réunissait au salon, aussitôt après le souper, les domestiques et les paysans des hameaux les plus voisins et les plus amis de la maison. Elle prenait un livre de pieuses instructions chrétiennes pour le peuple ; elle en lisait quelques courts passages à son rustique auditoire. Cette lecture était suivie de la prière, qu'elle lisait elle-même à haute voix, ou que mes jeunes sœurs disaient à sa place quand elles furent plus âgées. J'entends d'ici le refrain de ces litanies monotones qui roulaient sourdement sous les poutres, et qui ressemblaient au flux et au reflux des vagues du cœur venant battre les bords de la vie et les oreilles de Dieu. L'un de nous était chargé de dire à son tour une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin particulier du village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit rôle dans l'acte sé-

rieux de la prière, elle nous y intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la prendre en froide habitude, en vaine cérémonie ou même en dégoût. Outre ces deux prières presque publiques, le reste de notre journée avait encore de fréquentes et irrégulières élévations de nos âmes d'enfants vers Dieu. Mais ces prières, nées de la circonstance dans le cœur et sur les lèvres de notre mère, n'étaient que des inspirations du moment ; elles n'avaient rien de régulier ni de fatiguant pour nous ; au contraire, elles complétaient et consacraient pour ainsi dire, chacune de nos impressions et de nos jouissances.

Ainsi, quand un frugal repas, mais délicieux pour nous, était servi sur la table, notre mère avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une demi-minute l'impatience de notre appétit pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâces en quelques mots. Si nous partions pour une promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère en partant, nous faisait faire tout bas, et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation intérieure à Dieu, pour qu'il bénit cette grande joie et qu'il nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau pour nous, dans quelques grandes et sombres forêts de sapins, où la solennité des ténèbres, les jaillissements de clarté à travers les rameaux,

ébranlaient nos jeunes imaginations, devant une belle nappe d'eau roulant en cascade et nous éblouissant d'écume, de mouvement et de bruit ; si un beau soleil couchant groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités, et faisait, en pénétrant sous l'horizon, de magnifiques adieux à ce petit coin du globe qu'il venait d'illuminer, notre mère manquait rarement de profiter de la grandeur ou de la nouveauté de nos impressions pour nous faire élever notre âme à l'auteur de toutes ces merveilles, et pour nous mettre en communication avec lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle adoration.

Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne où nous ramassions des fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit des ruisseaux de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle, au pied d'un saule, et, le cœur débordant de son pieux enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens religieux et caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs !

Quand nous étions bien attendris par ces sublimes commentaires, et que nos yeux commençaient à se mouiller d'admiration, elle ne laissait pas s'évaporer ces douces larmes au souffle des distractions légères et des pensées mobiles ; elle se hâtait de tourner cet enthousiasme de la contemplation en tendresse. Quelques versets des psaumes qu'elle savait par cœur, appropriés aux impressions de la scène, tombaient avec componction de ses lèvres ; ils donnaient un sens pieux à toute la terre et une parole dévouée à tous nos sentiments. ”

GUÉRISONS.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous prie d'insérer dans vos " Annales " une nouvelle faveur obtenue par l'intercession de la Bonne Ste. Anne.

Voici le fait :

Il y a environ trois ans, j'eus d'abord une pleurésie, puis à peine rétabli, je fus atteint d'une inflammation de poumons qui faillit me conduire au tombeau. Grâce aux soins du médecin, je pus, au bout de quelques jours, éprouver un mieux sensible, mais je restai faible. J'avais presque journellement, vers trois heures de l'après-midi, des accès de toux, souvent accompagnés de vomissements et de crachements de sang. Je n'avais de goût pour aucun aliment et je sentais mes forces diminuer considérablement. Enfin, le médecin m'informa avec regret que la consommation était déclarée, que la maladie avait déjà fait de rapides progrès, et que, les remèdes étaient impuissants.

Dans ce triste état j'eus recours à la Bonne Ste. Anne, me souvenant qu'elle avait déjà opéré des guérisons aussi désespérées et même plus que la mienne. C'était quelques jours avant la fête de cette grande Sainte, c'est-à-dire vers le 26 juillet 1875. Je me sentais encore un peu de force. Je commençai d'abord une neuvaine, et je promis de faire le pèlerinage à Ste. Anne de Beaupré, le jour propre de la fête. Après la communion, que je crois avoir faite avec le plus de ferveur possible, je me sentis très-fatigué.

Dans l'après-midi la toux me reprit comme d'ordinaire, mais cette fois avec plus de violence. J'allai à la fontaine, dont la source coule de dessous le sanctuaire de l'église, et je pris un verre d'eau que je bus en me recommandant de nouveau à Ste. Anne. Si j'avais bu de l'eau ordinaire, j'aurais pu m'attendre à voir ma situation empirer, mais, au contraire, la toux cessa immédiatement et je sentis un mieux considérable. Depuis lors ma santé s'est améliorée de plus en plus, et, maintenant que je me porte bien. Je croirais, M, le Rédacteur, manquer de reconnaissance envers Dieu et envers ma protectrice, si je ne vous priais d'insérer dans vos "Annales" un bienfait aussi signalé.

En le publiant,

Vous obligerez grandement,

Votre très humble et obéissant serviteur,

GODEFROI BOUFFARD.

St. Laurent, Isle d'Orléans, 10 mars 1876.

-----000-----

Monsieur le Rédacteur,

Une guérison miraculeuse, obtenue par l'entremise de la Bonne Sainte Anne, m'engage à la faire inscrire dans vos Annales, comme je l'avais promis, si cette faveur m'était accordée. Laissez-moi, je vous prie, vous relater ce fait, qui, je suis persuadée, ne sera pas sans effet, chez tous les lecteurs des "Annales."

Depuis l'automne dernier, ma jeune sœur était atteinte d'une maladie, qui, sans être

grave, lui causait cependant des douleurs atroces, et ces douleurs pouvaient se renouveler à chaque instant du jour et de la nuit. Les médecins étaient impuissants à la guérir, nous avions épuisé tous les remèdes que nécessitait cette maladie, et toujours de nouvelles crises venaient assaillir la pauvre enfant. Que faire dans un besoin si pressant ?..... Alors une voix me dit : Recours à la guérison des malades par excellence, à la grande thaumaturge du Canada. Aussitôt, je promis à la Bonne Sainte Anne, d'aller, avec ma chère malade, visiter ses précieuses reliques, et de contribuer par la légère obole, que vous trouverez sous ce pli, au beau monument que votre zèle et celui des lecteurs, veulent élever à Celle qui a une consolation pour tous les malheureux. Aussitôt aussi, notre chère malade a senti ses douleurs se calmer, et après un sommeil réparateur de quatre ou cinq heures, elle était parfaitement guérie !

Dans la nuit de jeudi dernier, monsieur le Rédacteur, une nouvelle crise, très-forte, s'est fait sentir, par suite du froid dont la pauvre enfant n'a pu se garantir. Alors nous nous sommes de nouveau aussi jetées aux pieds de notre Auguste Protectrice, en commençant une neuvaine, et comme la première fois, la bonne Sainte a daigné abaisser un regard de bonté sur ma bien-aimée sœur, et lui rendre une santé qui lui est si nécessaire.

Aujourd'hui quatrième jour de la neuvaine, cette bonne petite sœur s'est levée toute rayonnante de joie, et m'a dit : Écris à Monsieur l'abbé Leclerc, que je suis encore une fois par-

faitement guérie, par l'intercession de ma bonne Mère Sainte Anne. Gloire, honneur et reconnaissance au Sacré Cœur de Jésus, au Cœur Immaculé de Marie, à la grande et bonne Sainte Anne! qui, tous ensemble, m'ont conservé une sœur qui m'est si chère!

Croyez au plus profond respect,

Monsieur le Rédacteur,

d'une lectrice des "Annales."

Saguenay, 21 février 1876.

—ooo—

St. Pie de Guire, comté d'Yanaska,
District de Richelieu.

16 janvier, 1877.

M. l'Abbé E. Guilmet, rédacteur des *Annales de Ste. Anne*.

Monsieur l'Abbé,

Une jeune fille de cette paroisse ressentait depuis quatre ou cinq ans une maladie d'estomac qui, jointe à une dyssenterie, la retenait souvent à la maison. L'année dernière, elle essaya d'aller travailler dans les manufactures à Montréal, et au bout de quelque temps, elle fut obligée d'entrer à l'Hôpital. Pleine de confiance en la Bonne Ste. Anne, dont elle connaissait la puissance, elle promit de faire une neuvaine en l'honneur de cette grande sainte, dans l'église de Bonsecours, et de faire publier sa guérison dans les "Annales, si elle était exaucée.

Ste. Anne ne fut point sourde à ses prières, car depuis cette neuvaine, la maladie a disparu

complètement, et elle a pu prendre ses occupations ordinaires. Elle ne cesse de remercier Ste Anne pour un si grand bienfait,

J'ai l'honneur d'être,

Votre obéissant serviteur,

X.

—ooo—

St. Thomas de Pierreville, 28 nov. 1876.

Mon cher confrère,

En reconnaissance de la bonté ineffable de notre Mère Ste. Anne qui se plaît de plus en plus à écouter et exaucer ses enfants du Canada, je vous prie de publier dans vos Annales la guérison suivante :

Une jeune femme de cette paroisse par un accident, s'était causée une infirmité grave qui devait la priver pendant toute sa vie de vaquer aux occupations de son état, et même de ses enfants. Sans perdre courage au milieu de ses peines et de sa grande désolation, elle s'adressa à la Bonne Sainte Anne avec toute la confiance d'une bonne mère chrétienne, et après un pèlerinage à Ste. Anne d'Yamachiche, entrepris dans le but d'obtenir sa guérison, elle fut écoutée par cette Bonne Mère. Elle est parfaitement bien aujourd'hui, et pour témoigner encore davantage plus de reconnaissance à sa puissante protectrice, elle désire faire connaître au public le don ineffable qu'elle a obtenu.

En insérant ces quelques lignes dans vos Annales de Ste. Anne, vous obligerez beaucoup

Votre tout dévoué confrère et ami,
L. TRAHAN, ptre., curé.

— 000 —

M. Guilmet curé du diocèse de Trois-Rivières a eu la complaisance de nous communiquer les faits qui suivent :

CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt ce que vous dites de la prière et surtout de la prière des petits enfants, dans les Annales de Ste. Anne, 10 nov. 1877.

Je vous marquerai ici deux traits qui se rapportent à votre sujet et dont vous pourrez faire usage dans votre prochain numéro, si vous le trouvez bon : Pendant les terreurs qui ensanglantèrent la grande révolution, un homme, un vieillard allait périr sous les coups d'horribles assassins, déjà les haches étaient levées sur sa tête, un instant encore et il n'était plus. Une jeune personne, les larmes aux yeux, les traits bouleversés, se jette tout à coup au milieu de ce groupe, saisit le vieillard dans ses bras en criant : Mon père, mon père ! c'était sa fille. Puis elle tombe aux pieds de ces bourreaux ; elle baise leurs mains en leur disant : C'est mon père ! C'est mon père ! de grâce ne tuez pas mon père, ayez pitié de lui, ayez pitié de moi !..... Sinon tuez l'enfant, mais épargnez mon père, mon bon père ! A ces mots les haches tombent, il s'est

fait un moment d'hésitation, les égorgeurs se sont attendris et une voix rauque et sinistre se fait entendre : Citoyenne, dit-elle, tu peux emmener ton père, le peuple lui fait grâce.

A Paris, un homme encore jeune était attaqué d'une grave maladie. Les médecins tremblaient pour sa vie. Or, un jour, son petit enfant, âgé de quatre ans, ne songeant guère au malheur qui pouvait le frapper, jouait sur les pieds du lit de son père, et sa jeune femme se tenait auprès de lui, les yeux pleins de larmes L'enfant voyant sa mère triste, lui dit : "Maman, qu'avez-vous donc ? vous pleurez..... Je suis triste, mon petit ami, répondit-elle, parce que ton papa souffre beaucoup." Alors l'enfant s'arrête tout-à-coup dans ses jeux, se met à genoux, joint ses deux petites mains, les élève vers le ciel et s'écrie : "Ô mon bon Dieu ! guérissez mon papa, pour que maman ne pleure plus !....." Le père, témoin de cette action, éprouve une secousse violente, se dresse et s'écrie : "Ah ! c'est étrange, ce qui se passe en moi !..... En vérité, je crois que je suis guéri." Il se lève, il prend son enfant dans ses bras : sa femme le lui dispute, c'était à qui le couvrirait de baisers..... Et mon homme était guéri.

Cher Monsieur,

L'occasion se présentant je croirais manquer à la reconnaissance que je dois à la Bonne Ste. Anne si je ne faisais connaître publiquement ce que cette bonne mère a fait en ma faveur. En 1873 une maladie grave me força de renoncer à tout travail. J'ai su depuis que les médecins et mes confrères me croyaient proche de ma fin. Mon Evêque partageait la même opinion et voulant me donner toute *chance* de recouvrer la santé, il me permit d'aller passer le temps nécessaire à mon rétablissement dans un pays au climat plus doux que le nôtre. En conséquence je me rendis en Georgie, à Savannah, où je passai plus de six mois. J'étais de retour le 16 juin 1874. Ma faiblesse était encore si grande que je ne pouvais me livrer au travail sans de grandes fatigues. Il en fut ainsi jusqu'au mois de septembre 1874. A cet époque, je fis un pèlerinage à Ste Anne de Beaupré. Depuis ce temps j'ai vu mes forces revenir si promptement que dès le même automne j'ai pu rester seul à desservir ma paroisse qui compte plus de 1500 communians.

Je ne suis pas le seul à reconnaître que c'est grâce à l'intercession de la Bonne Ste. Anne si ma santé est ainsi rétablie.

Si vous trouvez à propos de donner publicité de ce fait dans les "Annales de Ste. Anne" je vous en donne toute liberté.

Reconnaissance, honneur et gloire à Ste. Anne.

I. GUILLEMETTE, PTR.

FAVEUR SIGNALÉE OBTENUE PAR STE. ANNE.

—

Monsieur X., de la paroisse N., comté de Shefford, était atteint d'une maladie très-grave dont le siège se trouvait à la gorge ; il avait en vain essayé tous les moyens humains possibles pour assurer sa guérison, quand par une heureuse inspiration, il lui vint en pensée de faire une neuvaine à la bonne Ste. Anne pour obtenir cette guérison. Alors, il appelle près de lui toute sa famille, lui déclare son dessein et supplie son épouse de le mettre à exécution avec lui et avec tous ses enfants. La neuvaine est de suite commencée, puis, et la mère, et les enfants et le pauvre malade, tous invoquent de leur mieux la grande sainte en qui ils ont mis leur confiance ; mais, chose étrange, plus ils prient, moins le malade donne d'espérance. Tout au contraire, ses forces diminuent peu à peu, et même on ne pensait à rien moins qu'à assister aux funérailles de Monsieur X, très-dangereusement malade. On en était rendu au soir du septième jour de la neuvaine, et on ne voyait encore aucun mieux, les sacrements de l'église, dernières consolations des malades, avaient été administrés, mais disons-le, si on n'obtenait rien, on priait toujours.

Le lendemain, on n'avait encore guère plus à attendre qu'un coup de la mort, tant le malade devenait faible, mais la mère qui espérait toujours en la guérison demandée, réunit de nouveau toute sa famille afin de faire prier avec plus de force encore pour le père bien-aimé.

“ Mes bons enfants, dit alors cette mère chrétienne, nous devons faire un dernier effort pour sauver votre père mourant ; nous allons réciter ensemble, et avec autant de ferveur que possible mille *Ave Maria* en l'honneur de *Ste. Anne*, puis ensuite vous irez prendre votre repos pendant que je resterai près du malade.”

Ce qui fut dit fut fait. La prière en commun s'éleva vers le Ciel. Le pieux exercice terminé, les enfants vont au repos et la mère se dirige près du lit du mourant. Elle donne à son époux tous les soins en son pouvoir, mais surtout elle n'oublie pas de lui parler d'espérance pour un monde meilleur.

Vers onze heures et demie du soir, le malade s'endort paisiblement. La mère pria jusque vers minuit, puis elle fut prise de sommeil. Le lendemain, chose surprenante et heureuse surtout, ce fut le mourant qui donna le signal du réveil : il était guéri ! Depuis ce temps, 29 décembre dernier, toute cette famille est dans la joie. Le père, de ce qu'il est guéri et se porte bien ; la mère, de ce qu'elle a son époux, et les enfants, de ce qu'ils peuvent encore dire papa.....

Honneur et reconnaissance à la bonne *Ste. Anne* !.....

F. M.

—ooo—

LA PRIÈRE.

La prière, c'est le cri de l'infortune qui sollicite une compatissante assistance ; c'est le cri de la souffrance qui aspire au soulagement et veut

se fortifier dans la résignation ; c'est le cri de la justice qui en appelle à Dieu des triomphes du mal ; c'est le cri de l'amour qui s'exhale dans les chants de la reconnaissance ; c'est le cri du repentir qui se réfugie dans la miséricorde dont les trésors ne s'épuisent jamais ; cri spontané qui jaillit du cœur comme l'eau de la source ; cri puissant par lequel l'âme, se rapprochant de Dieu, y puise tour-à-tour des forces et des consolations, cri universel qui retentit partout où l'homme n'a pas perdu la trace de son origine et répudié les titres de sa vocation ; cri perpétuel que tout siècle a entendu, que toute nation a redit à toute époque. Oui partout l'homme prie, parceque partout il a des besoins que Dieu seul peut satisfaire, des aspirations que Dieu seul peut réaliser, des douleurs que Dieu seul peut adoucir.

—ooo—

GAZETTE DES FAMILLES.

La " Gazette des Familles ", fondée par M. l'abbé N. Leclerc, recommandée par NN. SS. l'Archevêque et les évêques de la Province, est maintenant sous la direction de M. l'abbé E. Guilmet, qui en est devenu propriétaire. Elle se publie à Ottawa, l'abonnement est de 60 cents comme auparavant.

Pour tout ce qui regarde la rédaction et l'administration s'adresser à M. l'abbé E. Guilmet, 180 rue St. Patrice, Ottawa.